

de leurs affaires. Ses idées n'étaient jamais sorties du cercle étroit de la routine et de la chicane. Lorsque M. de Taticheff était arrivé à Madrid, Ugarte, qui avait été chargé de vendre les meubles de son prédécesseur M. de Strogonoff, avait reçu du nouveau ministre l'ordre d'en acheter d'autres pour lui-même, et de négocier sur la place quelques lettres de change du gouvernement russe. Jamais il n'était sorti, à l'égard de M. de Taticheff, de cet état d'extrême infériorité, et quelquefois même, il lui était arrivé d'attendre dans la loge du portier, avec lequel il s'entretenait comme camarade, que leur maître commun le fît appeler pour rendre compte des commissions dont il avait été chargé dans la journée. Toute l'ambition d'Ugarte se bornait alors à obtenir, par la protection du ministre, un emploi très subalterne. Tout à coup, cet homme devient l'ami de son protecteur; il est introduit, par lui, auprès des ministres espagnols, auxquels il est recommandé comme un des meilleurs serviteurs du roi; on va plus loin; on l'installe dans le cabinet même de Ferdinand comme l'homme le plus capable de diriger ce prince dans les conjonctures difficiles où il se trouve.

En prenant possession de la faveur, la pre-

mière opération d'Ugarte, inspiré par M. de Taticheff, fut la perte d'un grand nombre de personnes, dont plusieurs, par l'influence qu'elles exerçaient sur l'esprit du roi, pouvaient mettre obstacle au succès de ses nouvelles vues. Trois listes de proscription furent dressées : présentées à ce prince, et signées par lui, sans la moindre hésitation. La nécessité d'intimider les amis de la liberté était le prétexte de ces odieuses rigueurs, car Ugarte, instrument docile de Taticheff, n'avait pas manqué, dès sa première entrevue avec Ferdinand, d'annoncer « qu'il serait l'ennemi le plus ardent et le plus implacable des Constitutionnels ; qu'instruit de leurs plans perfides, il était convaincu que les dispositions les plus sévères, et les exemples les plus effrayans, étaient seuls capables d'arrêter dans sa marche une faction qui ne rêvait qu'athéisme et république. » Ces odieuses et ridicules calomnies, qui, en justifiant toutes les frayeurs du roi, s'accordaient si bien avec elles, concilièrent en peu de temps à Ugarte toute la confiance de son nouveau maître, et l'élevèrent au plus haut degré de la faveur. Néanmoins, soit qu'il ne pût vaincre la timidité naturelle que lui inspirait le sentiment de sa complète nullité, soit qu'il redoutât d'entrer en rivalité

ouverte avec des courtisans fiers, puissans, et qui ne verraient pas impunément un homme de néant attenter à leurs droits, il ne parut pas aspirer à monter plus haut. Satisfait d'être consulté sur les affaires les plus graves, de nommer et de chasser les ministres, et d'être l'âme de ce qu'on appelait alors la *Camarilla* ou conseil secret du roi (1), il se borna à jouir de son crédit et à trafiquer de sa protection, avec toute l'insolence et toute la rapacité d'un valet parvenu.

Nous n'entrerons pas ici dans le détail dégoûtant de toutes les basses et cruelles intrigues dont la cour d'Espagne fut le théâtre, à cette funeste époque. Plusieurs factions, toutes plus obscures, plus méprisables les unes que les autres, se disputaient la confiance du prince et la direction des affaires. La supériorité resta néanmoins à ce qu'on appelait alors la faction russe, dont Tatichoff était l'âme et Ugarte l'instrument. Incapable de hautes vues d'ambition, et seulement dévoré de la soif des

(1) Ce conseil exerçait une police secrète sur les opinions, disposait des places et des décorations, et décidait de toutes ces mesures précipitées, imprudentes, anti-nationales, qui ont enfin provoqué, en Espagne, la chute du régime de l'arbitraire.

richesses, ce favori songea bientôt à abandonner à ses nombreux rivaux les affaires générales du gouvernement, dont il ne s'inquiétait guères, et créa, pour lui seul, une branche d'administration non moins féconde en produits métalliques qu'en influence et en pouvoir. Tels furent les commencemens de cette fameuse expédition, dont la première pensée fut le germe de la liberté.

La suite presque continuelle de revers essayés par l'armée de Morillo : l'enthousiasme toujours croissant avec lequel les nouveaux gouvernemens qu'on voyait éclore tous les jours en Amérique marchaient à la conquête de leur indépendance : l'acquisition qu'ils venaient de faire d'un auxiliaire aussi important que lord Cochrane : les secours que les États-Unis, et les amis de la liberté, en Angleterre, ne cessaient de faire passer aux insurgés américains : rien ne pouvait dessiller les yeux des stupides conseillers de Ferdinand. Ceux mêmes qui, parmi ces derniers, désiraient la chute de la faction russe, et prévoyaient l'avantage qu'elle allait retirer de l'organisation d'une expédition nouvelle, s'obstinaient avec acharnement à proposer l'emploi de la force armée. Ce fut ainsi qu'Ugarte se vit bientôt à la tête d'une

immense comptabilité, qui embrassait l'armement et l'équipement de dix-huit mille hommes; l'équipement de tous les bâtimens nécessaires à leur transport; et la foule de détails de tout genre qu'exigeait une aussi vaste entreprise. Les ministères reçurent du roi l'ordre de remettre entre les mains du favori toute la partie administrative de l'expédition; une Junte fut formée à Cadix, pour exécuter ses ordres; et ce fut lui qui nomma tous les individus qui devaient diriger la marche de cette immense machine. Tatischeff soutenait toujours son protégé dans l'esprit du roi; il écrivit à sa cour pour l'engager à prendre une part active dans l'expédition, et à la fortifier de ses secours. En effet, on dut aux instances de ce ministre l'arrivée de plusieurs vaisseaux et frégates russes, achetés, argent comptant, par l'Espagne; mais, dès le lendemain du jour où les uns et les autres furent entrés dans le port de Cadix, les vaisseaux furent reconnus incapables de soutenir une longue navigation (1).

(1) La vérité historique exige que nous ajoutions que, du moment où Alexandre eut connaissance de ce fait, il ordonna l'envoi immédiat d'autres vaisseaux, sans exiger aucune augmentation dans les sommes précédemment stipulées pour les paiemens.

Cependant l'armée se réunissait ; on instruisait les corps , et l'élite des militaires espagnols en faisait partie. Ce rapprochement de tant d'hommes qui portaient au fond du cœur une même pensée ; dont plusieurs se connaissaient dès long-temps ; et qui , pour la plupart , membres des sociétés secrètes existantes sur tous les points de l'Espagne , avaient déjà pris une part plus ou moins active , plus ou moins ignorée à tous les projets enfantés par la haine du despotisme , devait naturellement amener des résultats qu'un gouvernement doué de quelque pénétration eût facilement calculés , et dont la moindre prévoyance eût éloigné le danger. A cette époque , tous les partis exerçaient les uns sur les autres une surveillance extraordinaire ; chacun d'eux attendait , comme la nouvelle d'un triomphe ou d'une défaite , le nom du chef que la cour allait donner à cette armée , à laquelle se rattachaient tant d'espérances. Il semblait que , d'une circonstance relative seulement à un grand intérêt général , dépendit la destinée de chacun. Telle était la situation des esprits à l'instant où la nomination d'O-Donnel , (que nous désignerons désormais sous le seul nom de comte de l'Abisbal , pour le distinguer de ses frères), fut connue. L'impression



qu'elle produisit fut profonde. La faction des oppresseurs et des courtisans avait une confiance aveugle dans ce général ; les amis de la liberté se rappelaient avec espoir les engagements de longue main qu'il avait contractés avec eux ; tous les yeux étaient donc fixés sur lui, lorsqu'on le vit arriver à Cadix.

La conduite que tint le comte de l'Abisbal, depuis qu'il eut pris le commandement en chef de l'armée, parut entièrement différente de celle qui, à une époque antécédente, lui avait aliéné tous les amis de la liberté. La confiance de ceux-ci s'accrut même à un tel point, que, plaçant désormais en lui leurs plus chères espérances, ils résolurent, non-seulement de lui faire part de leurs projets, mais encore de lui en confier l'exécution. Ce fut le respectable patriote Aréjula, l'un des plus savans médecins de l'Europe, qui fut chargé de faire au général les premières ouvertures. Elles furent parfaitement accueillies.

Ambitieux, rempli d'audace, jaloux de reconquérir une réputation à laquelle tant d'incertitudes, de faiblesses, et d'actes plus pénibles à caractériser, avaient porté de mortelles atteintes, le comte de l'Abisbal embrassa avec une sorte d'enthousiasme l'heureux moyen qui

venait de lui être offert de se réhabiliter dans l'estime de ses concitoyens; et bientôt la nouvelle de sa détermination, quelque mystérieusement qu'elle eût été répandue, remplit de joie toute l'armée; on se la communiquait comme un événement de haute importance; il semblait, en quelque sorte, que, de l'opinion d'un seul homme allait dépendre l'existence de la patrie. Bientôt, le feu de l'insurrection se répandit d'autant plus rapidement dans l'armée, que, remplie du feu sacré de la liberté, elle ne voyait qu'avec une horreur secrète qu'elle était destinée à la combattre dans le nouveau monde, et à porter à des concitoyens généreux et braves, les fers dont elle brûlait elle-même d'affranchir son pays. Presque tous les officiers qui la composaient étaient jeunes, ardens, dévoués. Convaincus que le général en chef était l'âme de l'entreprise, et que le premier cri de liberté déciderait la levée en masse de l'armée, leur valeur et leur amour-propre étaient également flattés de concourir à d'aussi grands événemens.

Tout était donc disposé pour agir, et peut-être l'Abisbal était-il résolu lui-même à remplir des engagemens aussi solennellement jurés, lorsqu'un moment suffit pour opérer dans les

affaires le changement le plus extraordinaire et le plus fatal. Le général Sarsfield, déjà connu par la valeur qu'il avait déployée dans la précédente guerre ; homme d'un caractère dur et sombre ; étranger à la société comme à l'intrigue, arriva, chargé du commandement de la seconde division, dont le quartier général était à Xérès de la Frontera. Sa présence doubla la confiance de l'armée ; personne ne paraissait plus propre que lui à seconder les grands mouvemens qui se préparaient ; on se félicitait de servir sous un homme qui offrait à la cause de la liberté d'aussi éclatantes garanties ; toutefois, à peine eut-il pris le commandement, qu'on reconnut combien il importait, dans des conjonctures aussi décisives, qu'il ne restât aucune apparence d'incertitude sur les véritables sentimens du général ; dans cette vue, les colonels don Bartholome Gutierrez (1) et Don Antonio Roten, accompagnés du lieutenant colonel José Grases, qui l'avaient connu en Catalogne, se rendirent auprès de lui à Xérès, et l'entretinrent, mais vague-

(1) Il s'est distingué depuis dans l'insurrection de l'île de Léon, et dans l'assemblée des cortès dont il est membre.

ment et sans entrer dans aucun détail, des plans projetés. Sarsfield parut d'abord ne rien comprendre à ces premières ouvertures ; mais les officiers espagnols s'étant expliqués plus clairement, il montra un grand empressement à concourir à l'exécution d'aussi généreux desseins, et déclara : « qu'il les considérait comme justes ; qu'il se trouverait heureux de leur prêter son bras ; que personne n'avait aimé, respecté, et regretté plus que lui le général Lacy ; que la cause pour laquelle il avait succombé était sacrée ; que les institutions qu'il destinait à l'Espagne devaient assurer le bonheur de ce pays ; qu'enfin il était prêt à s'engager personnellement, et à signer cette promesse. » Ces paroles, prononcées avec une effusion de cœur encore plus éloquente qu'elles, convinquirent pleinement les officiers ; ils rendirent compte à leurs amis du succès de leur négociation ; et, tous ensemble, s'accordèrent à concevoir les plus heureuses espérances. En effet, dès ce moment ils convinrent de considérer Sarsfield comme le véritable chef de l'entreprise, dans le cas où le comte de l'Abisbal chancellerait dans ses résolutions.

Cette prévoyance était d'autant mieux fondée, que la conduite de cet officier général,

d'abord si rassurante, inspirait maintenant de nouveaux soupçons. Il venait de répondre par un refus formel aux propositions des principaux agens de l'insurrection projetée; on le voyait envelopper constamment de mystère ses correspondances avec la cour; en un mot, le souvenir des événemens de 1814 était redevenu présent à tous les souvenirs; et les amis de la liberté avaient repris, sur son caractère et la solidité de ses résolutions, des défiances qu'il n'était plus en leur pouvoir de vaincre, et qui devenaient doublement malheureuses dans un moment où l'union la plus parfaite, la confiance la plus intime, devaient régner entre tous les membres de cette grande et patriotique association. Le général Sarsfield lui-même ne paraissait pas étranger aux inquiétudes qui lui étaient manifestées; mais, sans accuser la conduite du comte de l'Abisbal, il paraissait vouloir se réduire au rôle de conciliateur. C'est dans ce dessein qu'il se rendit deux fois à Cadix. Il eut une première conférence avec le général en chef, le 6 juillet 1819; et le même jour, à son retour qui eut lieu à onze heures du soir, par *Puerto Santa-Maria*, il donna les espérances les plus consolantes et les plus positives à tous les chefs des corps, cam-

pés à la Vittoria, qui l'attendaient à son passage.

Le lendemain 7, Sarsfield retourna à Cadix pour une nouvelle conférence, et revint à Xérès dans le même après-midi. On l'attendait comme la veille; et cette seconde entrevue, par la manière dont il en rendit compte à ceux qu'il appelait *ses amis les plus chers*, ne leur parut pas moins rassurante que la première.

Il importe ici de remarquer deux choses également essentielles; d'abord, c'est que le premier entretien de Sarsfield et du comte de l'Abisbal avait eu lieu en présence du colonel don Felipe Arco-Aguero, parent de ce dernier, et dont les sentimens patriotiques, si bien connus et si bien éprouvés, répondent qu'il ne s'y passa rien de contraire à l'intérêt de la grande association; en second lieu, que le second de ces entretiens n'eut point de témoins; d'où il faut conclure que c'est seulement dans celui-ci que les deux généraux résolurent de dissoudre l'entreprise, et de faire arrêter ceux d'entre les officiers qu'ils connaissaient pour en être les chefs. Ce fut au surlendemain de cette seconde entrevue que les généraux fixèrent l'exécution de leur projet; voici comment les choses se passèrent; toutefois il nous paraît

nécessaire, pour l'intelligence de ce qui va suivre, de donner ici une idée topographique de la situation de l'armée expéditionnaire, au 7 juillet. Les bataillons de Soria, de Valence, des Asturies, d'Aragon, des Canaries, des Guides, et le premier de Catalogne, étaient campés sur la promenade de la Vittoria, à Puerto Santa-Maria, avec la brigade d'artillerie à pied, faisant partie de l'armée expéditionnaire. Le général Sarsfield se trouvait à Xérès avec plusieurs régimens de cavalerie; le comte de l'Abisbal était à Cadix, avec les bataillons du roi, du prince, de la princesse, et de Guadalupe. Le deuxième de Catalogne et celui d'Amérique formaient la garnison de la ville de San-Fernando. L'escadron d'artillerie volante était à Puerto-Réale, et les bataillons de Séville et de Malaga, à San-Lucar.

Les bataillons campés à Puerto-Réale avaient l'ordre de se former, comme de coutume, à quatre heures du matin, pour travailler en ligne. A minuit, arriva la nouvelle que le comte de l'Abisbal venait de sortir de Cadix avec les corps de la garnison, après avoir donné ordre qu'on proclamât la Constitution décrétée en 1812 par les Cortès; et que, le lendemain, la table de pierre

fût placée (1). Cette nouvelle fut à peine répandue, que les sentimens les plus contraires s'emparèrent des esprits; les uns se livraient à l'espérance, tandis que les autres, plus pénétrants, ne pouvaient se défendre d'une vive inquiétude, et que, se rappelant toutes les circonstances précédentes, ils soupçonnaient le comte de l'Abisbal de cacher, sous cette apparence de dévouement à la liberté, des projets entièrement contraires aux promesses qu'il avait faites. Arco-Aguero, qui faisait partie du campement en qualité de chef d'état major, se hâta de faire part de ces craintes au général Sarsfield, sur lequel se portaient toutes les espérances, et le pressa d'accourir le plus promptement possible. Cependant ceux des chefs des corps et officiers qui étaient instruits du projet du comte de l'Abisbal, se réunissaient, afin de prendre les mesures qui devaient en assurer l'exécution; tandis que les autres, également convoqués, mais dans la crainte de se voir enveloppés à tout instant, témoignaient une grande hésitation; cette incertitude régnait même parmi les soldats.

Les corps, défilant avec lenteur, se dirigeaient

(1) C'est cette table qui a été connue depuis sous le nom de *Pierre de la constitution*.

vers la plaine de Palmar , qui est à une très-petite distance de la promenade de la Vittoria, où campaient les troupes, afin d'y occuper leurs positions ordinaires. L'inquiétude était peinte sur tous les visages, lorsque, tout à coup, on vit la cavalerie s'approcher par la route de Xérès. Le général Sarsfield qui la dirigeait fit faire halte, et ordonna de crier *vive le roi*; cet ordre fut exécuté, sur-le-champ, dans toute l'étendue de la ligne. Au même instant, parut du côté opposé le comte de l'Abisbal, suivi de toute la garnison de Cadix, à l'exception du bataillon *du roi*, qui faisait le service de cette ville, et de celui d'*Amérique* qu'il avait laissé à l'île de Léon. L'arrivée inattendue du général en chef, qui exerçait un grand ascendant sur l'esprit des troupes, produisit des impressions diverses, et l'on attendait avec une anxiété profonde quel serait le résultat de tout ce qui se passait, lorsque l'Abisbal, après avoir parcouru rapidement les bataillons, faisant répéter à tous le cri de *vive le roi*, appela tous leurs chefs autour de lui, et leur déclara qu'ils étaient prisonniers. De quelque manière que soit considérée cette affaire, et en admettant, comme l'a affirmé depuis le comte, dans sa défense, que rien ne fût encore prêt pour l'exécution du plan, et que le mou-

vement projeté fût de la plus haute imprudence à entreprendre dans la conjoncture présente, les noms des généreux guerriers qui se dévouèrent alors pour l'affranchissement de leur patrie, ont des droits trop sacrés au respect et à la reconnaissance des hommes libres, pour que nous ne les consacrons pas ici ; si la publicité des grands crimes inspire une horreur salutaire, celle des grandes actions leur enfante des imitateurs.

Voici les noms de ces premières victimes de la liberté : Don Demetrio O'Daly, 1^{er}. commandant du bataillon des Canaries ; le lieutenant colonel Don Lorenzo Garcia, 1^{er}. adjudant du même bataillon ; le colonel Don Antonio Quiroga, 1^{er}. commandant du 1^{er}. bataillon de Catalogne (1) ; le colonel d'Aragon, Don Antonio Roten ; le lieutenant colonel Don Alexandro Benisia ; le colonel Don Joachimo Ponte, commandant la brigade d'artillerie ; le colonel Don Felipe de Arco-Aguero (2), adjudant général de l'état major de l'armée ; don Ramon Labra, commandant du bataillon des guides ; Don Juan Peman, capitaine du même bataillon ; les commandans du 1^{er}. et 2^e. de

(1) Aujourd'hui général, et membre des cortès.

(2) Aujourd'hui général, et membre des cortès.

Soria, Don Salvador Berrio et Don José Malpica; ceux de Valence, Don Sébastiano de Velasco et Don José Cendrera; enfin les deux commandans des Asturies Don Santos Sⁿ.-Miguel, et Don Evariste Sⁿ.-Miguel, son frère. Il est remarquable que quelques-uns de ces officiers n'appartenaient pas même à la conjuration.

A peine ce coup d'état fut-il exécuté, que le comte de l'Abisbal fit distribuer une ration de vin à tous les corps qui se trouvaient au camp. Il exila sur divers points les capitaines des bataillons des Asturies, des Canaries, et 1^{er}. de Catalogne; ordonna aux corps qui l'avaient suivi de retourner à Cadix; et resta, de sa personne, à Puerto, avec le bataillon de la princesse, destiné à la garde des prisonniers, auxquels toute communication fut interdite, et qui, après avoir été envoyés, sous une nombreuse escorte, dans une caserne située dans la ville, furent, peu après, transférés dans diverses forteresses. Le brigadier O'Daly, le colonel Rotten et le capitaine Peman, allèrent à l'île de Léon; Arco-Aguero, les deux San-Miguel et Labra, au château de San-Sébastieno de Cadix; le colonel Ponte et le lieutenant colonel Benisia, à celui de Santa-Catalina de la même ville; Quiroga, Bessio, Velasco, Cendrera,